

Réponse à Éric Van der Schueren

Jacqueline Blancart-Cassou

Volume 45, Number 3, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1032456ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1032456ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Blancart-Cassou, J. (2014). Réponse à Éric Van der Schueren. *Études littéraires*, 45(3), 249–251. <https://doi.org/10.7202/1032456ar>



Réponse à Éric Van der Schueren

JACQUELINE BLANCART-CASSOU

Cher collègue,

Je vous remercie d'avoir consacré beaucoup de votre temps à lire et commenter mon petit livre sur Ghelderode, et d'en avoir donné un aperçu aussi favorable. Vous avez même pris la peine d'examiner aussi le livre issu de ma thèse, publié il y a bien longtemps : il n'a eu que peu de lecteurs ; on ne le trouve plus en librairie, le stock des exemplaires qui étaient encore chez l'éditeur quelques années après sa parution ayant brûlé dans un incendie. Qui plus est, vous avez lu aussi mon article sur le thème de l'enfant tué, qui figure dans des actes de colloque parus voici vingt ans ! Et je crois bien que c'est là ce qui vous a le plus intéressé ! Je ne me hasarderai pas à engager avec vous une conversation sur ce sujet, que vous connaissez, je le vois, bien mieux que moi. J'en resterai à mon dernier petit livre.

Connaissez-vous d'autres ouvrages parus dans la même collection ? Je l'ai découverte, quant à moi, au moment où l'éditeur, qui voulait publier un « Qui suis-je ? Ghelderode », s'est adressé au directeur de l'Association Ghelderode pour trouver un auteur. (Ce directeur, Jean-Paul Humpers, vient d'ailleurs de publier une recension de mon livre qui me remplit de reconnaissance, dans la revue belge *Le Non-dit*. Mais hélas, l'Association Ghelderode va disparaître, faute de subventions...) La collection « Qui suis-je ? » m'a plu, par la diversité des auteurs que l'on y découvre, dont certains encore plus oubliés que Ghelderode. Elle m'a plu aussi par la place qu'elle donne à l'iconographie, par sa quatrième de couverture où est mise en relief une citation de l'auteur, et encore par sa limitation : on doit s'en tenir à un certain nombre de pages, c'est parfois difficile, mais cela oblige à choisir le meilleur dans ce que l'on aurait à dire.

Mais les petits livres de cette collection ne sont pas tous conçus sur le même modèle : le titre « Qui suis-je ? » engage l'auteur de chaque ouvrage à cerner la personnalité de l'homme dont il parle ; d'aucuns la cherchent presque exclusivement à travers l'histoire de sa vie ; d'autres, dont je suis, essaient de la trouver aussi, et surtout, dans ses œuvres successives. Il est vrai que j'ai eu affaire jusqu'ici à des écrivains dont la vie privée n'avait pas un très grand intérêt, sauf à l'époque de leur formation, et dont l'aventure était surtout littéraire ou plus précisément théâtrale. C'est le cas de Ghelderode.

Sa personnalité s'est formée, d'ailleurs très douloureusement, au cours de son éducation, entre une mère qu'il adorait et un père dont il avait peur, et chez des « Messieurs-Prêtres » qui semblent avoir pris à tâche de lui faire peur encore — peur du péché, peur de la Mort, peur et fascination du Diable... On sait qu'il est

asthmatique depuis l'enfance, et angoissé plus que quiconque, sans que l'on puisse savoir où est la cause et où l'effet : l'angoisse lui vaut des crises d'étouffement, et ces crises redoublent sa peur de mourir. Mais on sait aussi que, depuis l'enfance, il a trouvé un « ailleurs » dans ce qu'il appelle sa « vie seconde », et qu'il cultive à travers les spectacles de la foire, les théâtres de marionnettes folkloriques, autant que dans les autres théâtres, la musique, la lecture ; il la trouve surtout dans la contemplation d'anciens tableaux flamands, de Bosch et surtout de Bruegel, à partir desquels il inventera une ancienne Flandre de rêve, sorte de paradis perdu.

Comme vous l'avez noté, ce Flamand n'écrit qu'en français. Il est, après Maeterlinck, Verhaeren, Crommelynck, l'un des derniers écrivains flamands à avoir enrichi la littérature française de toutes les ressources d'un autre terroir, d'autres légendes, d'un autre esprit — tout ce qui a d'abord séduit le public parisien, vers 1950, et qui très vite a passé de mode ... pour revenir peut-être, un jour, à la faveur de quelque représentation théâtrale ? Qui sait ? C'est ce que j'espère...

Ayant ainsi essayé de situer Ghelderode en évoquant son milieu originel et son appartenance à la Flandre, allais-je me contenter de raconter son existence ? Rien de ce qu'il a vécu, sur le plan professionnel ou sentimental, ne vaut la peine qu'on s'y attarde, jusqu'à sa double stabilisation, en 1923, dans ces deux domaines. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, en effet, il mène la vie très casanière d'un petit employé de bureau, époux fidèle d'une femme très dévouée qui assumera bientôt le rôle de garde-malade. Son métier lui convient : il est « commis aux archives » à la mairie de Schaerbeek, ce qui lui vaut de passer ses journées, seul, dans le grenier aux archives, où il travaille tranquillement à son œuvre. Il faudra que surviennent les injustes attaques de « l'épuration » en 1944, dont vous avez parlé, pour que sa vie tourne au drame ; mais alors, son œuvre est à peu près achevée...

En revanche, quelle belle aventure que sa création dramatique, au cours de cette vingtaine d'années ! Et quelle réalisation de soi, d'abord dans les pièces qu'il écrit à la demande du Vlaamsche Volkstooneel, ce « théâtre populaire flamand » qui joue ses pièces, traduites en néerlandais, sur des places publiques, de ville en ville. Cette troupe est à la fois catholique et moderniste ; Ghelderode écrira pour elle, dès 1926, ses *Images de la vie de saint François d'Assise*, d'inspiration nettement expressionniste. D'autres œuvres d'esprit très moderne suivront, par exemple *Barabbas*, où se déroule la Passion à l'arrière-plan, cependant qu'au devant de la scène, un pitre et un barnum venus du XX^e siècle cherchent à parodier ce drame ; ou encore *Pantagléize*, curieuse histoire tragi-comique d'une révolution manquée.

À partir du début des années trente, c'est tout autrement que l'œuvre de Ghelderode révèle l'homme. La disparition de la troupe flamande qui jouait ses œuvres le conduit à ne plus écrire sur commande, ni en fonction d'un public déterminé. Désormais, il écrit surtout pour lui, sans savoir si, ni quand, il sera joué. Dès lors, ce sont ses fantasmes qu'il fait vivre : il situe ses œuvres dans cette Flandre du temps jadis qu'il imagine d'après les tableaux de Bruegel, il attribue au peuple flamand des hantises qui sont les siennes, fait surgir la Mort, dont il tente de se moquer, le Diable, avec lequel il s'amuse, met sur la scène la Femme, incarnation du péché, le Prêtre qui représente l'Interdit, le Bouffon qui, comme lui, prend le parti de rire. Ce sont d'abord ses œuvres de cette époque qui m'ont attirée vers ce

dramaturge : *La Balade du grand Macabre*, *Hop Signor !*, *Sire Halewyn*, entre autres. J'y trouvais, mieux que nulle part ailleurs, un certain rire, qui émane de l'angoisse, tente de l'exorciser, contient encore des notes angoissées. (Il ne vous a pas échappé, d'ailleurs, que j'avais mis l'accent sur le rire dans mon livre précédent, qui était issu de ma thèse.) Ce rire est caractéristique des temps modernes : c'est au XX^e siècle que les psychologues ont cherché à le décrire. Voilà ce qui m'a passionnée chez Ghelderode. Je devais aussi, par la suite, apprendre à le connaître à travers ses contes, surtout ceux du dernier recueil, *Sortilèges*, qui est considéré comme un chef-d'œuvre du fantastique. On y sent la présence du surnaturel, sans qu'il se dévoile. Le narrateur, incarnation de l'auteur, est un homme hanté.

Certes, les tourments qui l'assaillent à partir de 1944 n'ont plus rien de surnaturel. On lui reproche d'avoir « collaboré » en prononçant des causeries à Radio-Bruxelles ; il en avait grand besoin pour vivre, plus précisément pour acheter des médicaments indispensables, et ses causeries sur le passé de la Flandre étaient bien inoffensives ; mais, comme vous l'avez dit, elles attiraient des auditeurs vers cette station de radio vendue à l'occupant. Alors, on l'a privé de son gagne-pain, réduit à la misère, mis aux portes du suicide. Quand enfin ses ennuis s'apaisent, quand soudain Paris découvre son théâtre, il demeure suspect à ses compatriotes, assez pour se voir refuser tous les honneurs auxquels il aurait pu prétendre. Il aura eu tout de même la satisfaction de voir son œuvre enfin reconnue, en France, en Belgique, et dans le monde.

Un demi-siècle s'est écoulé et cette création est menacée de sombrer dans l'oubli. C'est là-contre que j'ai voulu réagir, et c'est pourquoi j'ai mis l'accent sur l'œuvre du dramaturge, plus peut-être que ne l'attendent les lecteurs d'une biographie. Certes, on découvre qui était Ghelderode en apprenant comment se passait sa vie quotidienne, comment et avec qui il nouait — et dénouait ! — des liens d'amitié, à quelle époque il est tombé malade, quelles jalousies l'ont entouré au point de lui causer les ennuis que vous avez, comme moi, déplorés. Mais c'est à travers sa création surtout que l'on devine cet être dans ses profondeurs.

Je voudrais, mon cher collègue, que notre échange actuel puisse engager les lecteurs d'*Études littéraires*, non pas tant à lire mon livre qu'à se pencher sur cette œuvre : les contes de *Sortilèges*, par exemple, leur réservent sans doute des joies inédites. Pour ce qui est du théâtre, il faudrait le voir sur scène, mais la lecture d'*Escorial* ou de *Hop Signor !* est déjà très suggestive.

Je vous remercie vivement de m'avoir donné l'occasion de dire tout cela. Et je vous prie de croire, mon cher collègue, à l'expression de mes plus cordiales pensées.